

Mathilde Cognot

LA BRUME CRIERA

Correction : Oriana / @bookiana_

Couverture, mise en page : Mathilde Cognot

ISBN : 978-2-489433-02-9

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Octobre 2026

©Mathilde Cognot, 2026

À la mémoire de ceux qu'on a voulu faire taire.

À ceux qui regardent parfois le monde défiler sans eux.

Et à ceux qui doivent apprendre à se pardonner.

Cette œuvre est une fiction.

*Bien qu'elle s'inspire de fragments de réel, les personnages,
situations et événements ont été librement réinventés.*

Rien ici n'est entièrement vrai.

Rien n'est entièrement hypothétique.

[Notice de sécurité cognitive & Prévention des risques]

En tant que cabinet de services cognitifs, nous accordons un point d'honneur à protéger la santé mentale de nos patients. Ce roman contient des thèmes susceptibles de lui porter préjudice et dont vous souhaitez peut-être être informé.

Si, comme l'un de nos agents, vous préférez foncer dans le tas et prendre le temps de le regretter plus tard, nous vous souhaitons une agréable lecture.

Les plus sages d'entre vous trouveront ci-dessous la liste des sujets concernés.

Avec notre plus sincère considération,
Le PCSG

- Expérimentations médicales non consenties
- Effondrement psychologique
- Suicide (mention)
- Torture
- Sexe (non décrit)
- Maltraitance infantile (psychologique)

Note de l'autrice

Dans la transcription du thaï un H placé après une consigne ne se prononce pas. Ainsi, PH se lit comme un P (Phayak : « Pa-yak ») ; KH comme un K (Khun : « Koun »), etc.

En thaïlandais, certains titres précèdent le prénom pour marquer l'âge, le respect et la proximité :

- Phi (« grand frère / grande sœur ») s'emploie envers une personne plus âgée. C'est une marque d'affection et de politesse très courante entre amis, collègues ou proches.
- Nong (« petit frère / petite sœur ») est utilisé en retour pour s'adresser à une personne plus jeune.
- Khun est une formule neutre et polie, équivalente à « Monsieur » ou « Madame », utilisée dans un cadre plus formel ou avec des inconnus.

Sur ce même modèle relationnel, il est aussi d'usage d'appeler « oncle » ou « tante » aux personnes d'une génération supérieure, même sans lien de parenté.

Les Thaïlandais utilisent rarement leur prénom officiel au quotidien. Dès la naissance, les parents attribuent à leur enfant un surnom très court, un mot thaï ou anglais évoquant un animal, un objet ou une qualité. C'est sous ce surnom que la personne se présente et sera appelée dans la vie de tous les jours.

Bip
La couleur bleue.

Bip

Bip

Docteur

Comment va-t-il ?

Qu'est-ce qui se passe ?

Bip

Nok, pouvez-vous entendre ça ?

Bip

Docteur ?

J'ai mal à la tête...

Nok?

Bip

La couleur bleue.

Bip

Il peut lire ?

Ma tête va exploser.

Maman !

Bip

Qu'est-ce que tu as ?

Nok, bleu.

Bip

Stop!

[Prologue]

Bonsoir tout le monde, bienvenue à tous ! Ici, Lhongkhwan, et je suis super content de vous accueillir dans cette forêt qui, en principe, ne sera pas notre point de chute ! Enfin, si les bestioles que vous entendez peut-être à travers le micro me laissent en sortir. Je ne sais pas si vous pouvez les entendre, mais il y a quand même pas mal de bruits autour de moi. Le vent doit essayer de me faire peur aussi. Mais ça ne marchera pas : il n'a pas la voix de mon manager, haha ! Vous êtes prêts ? Alors en attendant que je me rapproche : générique !

Ceux qui me suivent sur Instagram le savent déjà, pour cette première exploration du mois, je suis allé me perdre quelque part au nord du pays pour vous dénicher un nouveau site d'exception que vous pouvez déjà voir derrière moi. Si je vous retourne la caméra, vous pourrez... voilà : vous pouvez voir qu'il est en relativement bon état et ça peut s'expliquer parce que, j'essaie de bien respirer, donc vous ne le sentez peut-être pas, mais la visite se mérite. L'air est juste... étouffant, le vent ne sert à rien du tout, il fait super chaud, 31 °C : la randonnée en montagne en cette saison, ce n'est pas la meilleure idée que j'ai eue.

Cet hôpital tient debout depuis deux siècles, mais j'espère quand même qu'on n'aura pas d'orage cette nuit, on ne sait jamais. Oh ! Et je n'y avais pas pensé, mais s'il y a un orage, je ne peux pas rentrer : je ne vais pas traverser la forêt dans l'autre sens s'il y a de l'orage.

Bon... haha.

Quoique, il y a sûrement pire façon de mourir. Haha ! Bon, j'arrête, je vais vraiment finir par pourrir mon karma et je sais que vous n'aimez pas ça.

Alors, au programme de ce soir : vous connaissez la tradition : qui dit première « exploration du mois » dit « histoires d'horreur » ! Je vous en ai préparé trois qui seront dans le thème et dans l'ambiance du lieu. Je vous raconterai d'ailleurs son histoire au fur et à mesure, comme d'habitude. Et dans certaines pièces, des petits *setups* ont été mis en place par l'équipe de production pendant leur repérage cet après-midi et je n'étais pas avec eux, évidemment, sinon ça n'est pas drôle.

D'ailleurs, ça se voit parce que, vous, vous croyez avoir sous les yeux un gars sympa qui fait le tour du bâtiment pour bien vous le montrer, alors qu'en réalité, vous avez sous les yeux un gars paumé qui ne trouve pas la porte d'entrée. Je suis arrivé par derrière ? Ils ont essayé de me perdre exprès ? Ou alors on découvre après cinq ans d'urbex que je n'ai pas le sens de l'orientation.

S'il vous plaît, brûlez un bâton d'encens pour moi si on ne me retrouve... Ah ! Ça y est !

Ouah... Ça, je l'avais vu sur les photos : regardez, le tigre gravé au-dessus de la porte. Il est magnifique. Bon, un peu glauque de nuit, avec la lumière de ma lampe frontale qui fait bien ressortir tous les petits détails.

Je vous ai fait attendre assez longtemps, on va enfin découvrir ce qui se cache derrière cette porte et, surtout, quels esprits y habitent. Oh ? Je ne vous avais pas parlé de ça ? Haha.

Vous êtes bien installés ? Votre nuit est douce ? Super ! Mais pour combien de temps ?

- [Nathasit Worakamthorn – Nox]
- [Fréquence cardiaque : 75 bpm]
- [Activité neuronale : Thêta (θ) prolongée – Instable]
- [Profil émotionnel : Hypoactivité sérotoninergique]
- (Épisode dépressif en approche ?)
- [Observation : Un oiseau né sans ailes demeure-t-il un oiseau ?]

La fumée finit toujours par se dissiper.

Peu importe l'importance du feu. Sa chaleur, sa lumière, la cause et les conséquences... À la fin, elle disparaît. Toujours. Et il nous incombe ensuite de prendre en charge ce qu'elle laisse derrière elle. Des gravats à déblayer, des cendres à disperser, un mégot à jeter...

L'extrémité de la tige de nicotine brille encore dans la nuit, une étoile parmi les survivantes. Plus visible, plus accessible. Elle libère lentement une volute aux courbes gracieuses. Une traînée de laquelle naissent des branches qui s'enroulent sur elles-mêmes jusqu'à devenir invisibles. Peu importe à quel point elle se dirige vers le ciel, elle finit par s'effacer.

Je souffle délicatement dessus pour la faire danser, puis je porte le filtre à mes lèvres pour tirer une autre taffe. L'étoile orangée s'allume, libère la cendre qu'elle retenait depuis quelques minutes et la laisse chuter du balcon. Moi, je patiente un peu, puis je laisse partir la fumée vers le ciel.

Je tourne le dos à la rambarde, mes coudes y reprennent leur place, puis je bascule la tête en arrière pour mieux la

regarder s'y fondre. Aux dernières heures de la nuit, avec la luminosité timide d'un soleil qui nous gratifiera bientôt de ses rayons, elle se confond avec les nuages.

Deux heures, c'est peut-être le sous-estimer. Après tout, la saison des pluies est en retard cette année. Elle ne devrait plus tarder, mais, pour l'instant, le thermomètre demeure obstinément au-dessus des trente degrés, s'interdit même d'effleurer la barre fatidique, nous condamne à cette chaleur poisseuse.

Quoique, dans quelques semaines, l'évolution ne sera pas bien significative. L'air nous collera toujours à la peau, l'humidité fera luire les corps et nous tapera tout autant sur le système. Le patron et les collègues espèrent que cette prochaine saison qui se fait trop attendre nous apaisera, tous les deux ? Eh bien, je suis curieux de voir ça. Cet imbécile adore la saison des pluies et, lui, sera peut-être de meilleure humeur. Et elle serait restée ma saison préférée à moi aussi si elle n'avait pas été la sienne. Pour autant, à leur place, je ne compterais pas sur les nuages pour accomplir des miracles.

J'esquisse un rictus. Pourquoi ? Il n'y a personne à impressionner. Personne à manipuler. Rien à dissimuler.

Réflexe. Mémoire musculaire. On parle du travail, de la possibilité de se retrouver en présence d'autres êtres humains, alors il faudra donner le change. Mes lèvres s'échauffent, en quelque sorte.

Quel genre de contrat nous sera proposé aujourd'hui ? J'ai le sentiment que ce sera intéressant. Je l'espère. J'ai besoin de me changer les idées, de me défouler.

Soudain, un unique coup porté à l'intérieur de ma boîte crânienne me contraint à baisser la tête. Paradoxalement, mon sourire s'élargit. Et s'accroît encore à l'instant où j'en

prends conscience. Je suis une machine bien huilée. Pour en venir à tenter de me mentir, à voir ce genre de réaction se manifester sans que je fasse la demande explicite à mon corps, je pense pouvoir affirmer qu'il ne me trahira pas.

Ça aussi, j'en ai ma claque.

Je baisse les yeux vers ma cigarette en soupirant. Elle fume toujours, compte maintenant plus de cendre que de matière consommable. L'étoile continue de briller, le ruban argenté, de s'élever, tourbillonner, puis s'effacer.

Mon index lui donne un coup au-dessus du vide pour faire tomber l'excédent, je porte le filtre à ma bouche et tire une autre taffe, plus longue.

Putain, il a suffi que je pense à ce crétin pour sentir mon cœur accélérer. J'ai mal dormi. Et pourquoi accélère-t-il, d'abord ? La peur ? Hum ! J'atteindrai le Nirvana qu'il ne m'aura pas fait frémir un cil. De l'anxiété ? Anxieux pour quoi, au juste ?

C'est encore dans ma tête.

C'est *toujours* dans ma tête.

Nouveau coup de marteau, un peu moins puissant, pas moins désagréable. Je suppose que les cigarettes ne vont pas suffire.

Je n'ai pas envie...

Si ça se trouve, je ne travaille pas aujourd'hui ? Si je ne travaille pas aujourd'hui, ma tête peut bien déconner autant qu'elle veut, ça n'est pas grave, si ?

Nouveau soupir. Nouvelle taffe. La collerette rougeoyante atteint le filtre. Je garde cette dernière bouffée un peu plus longtemps que les autres, la savoure, l'expire avec précaution tandis que le mégot roule entre mes doigts quand je l'écrase sur le métal tiède de la rambarde. Un dernier filet de fumée

s'élève, puis meurt. Comme prévu. Comme toujours.

J'ôte la capuche de mon sweat pour regarder le ciel une dernière fois. Avec une mauvaise volonté fabuleuse, mon dos quitte la rambarde et je retourne à l'intérieur. Qu'on me confie quelque chose de sérieux aujourd'hui ou non, je dois être présent au bureau. Et je ne sais pas ce que j'espère. Un vrai travail qui me fera bouger, me distraira, dissipera le nuage qui prend de plus en plus de place dans ma tête cette semaine, ou quelque chose de tranquille, deux trois conneries administratives à régler avant de faire semblant de bosser pour le reste de la journée. Bien que barbante, la deuxième option arrangerait la pauvre cervelle que je malmène déjà bien assez.

Même si ma dernière prise commence à remonter, n'importe quel médecin m'affirmerait qu'elle reste trop récente – avant de me sangler à un lit médicalisé pour pouvoir me surveiller et, surtout, me protéger de ma propre inconscience, puisque je demeure un gamin de trente ans qui ignorera les recommandations du bon sens jusqu'à ce que le karma lui donne tort.

De retour dans ma chambre, j'ouvre ma penderie, considère les cintres et étagères quelques secondes. Dans ma tête, la voix grinçante de ma voisine du dessous coupe court au débat : *36 °C encore aujourd'hui. Encore un peu de répit avant la mousson, c'est toujours agréable ! Cette année est une bonne année !*

Je hoche la tête, comme si elle pouvait me voir – plus par automatisme que parce que je suis d'accord avec elle –, comme si elle s'adressait à moi. Non, c'est juste une petite vieille qui pense trop fort, comme tous les anciens, ils n'en ont plus rien à faire de rien.

Sa remarque reste pertinente. Aujourd'hui, ce sera débardeur, bermuda et sandales. Si ça ne leur plaît pas – et y

en a au moins un à qui ça ne plaira pas – ou que le travail l'exige, j'irai me changer. La tenue « décente » qui a établi ses quartiers dans mon casier est là pour ça.

Torse nu au milieu de la pièce, une nouvelle pensée m'arrête. *Café*.

Aura masculine, fatigue, énervement. Un homme qui doit aller travailler tôt, n'a pas assez dormi et doit se dépêcher au point de choisir entre arriver à l'heure et succomber à son besoin de caféine.

Pour un peu, je pourrais croire qu'elle m'appartenait, celle-là. J'ai la certitude que ce n'est pas le cas. Sensation plus mûre, une voix que je n'entends pas, mais ressens plus profonde aussi. De plus, je suis persuadé que, dans sa tête, la phrase était complète. Pour autant, son idée est bonne.

J'enfile mon haut en vitesse, contourne le lit pour récupérer mon portable, branché à son câble sur la table de chevet, pianote quelques secondes sur l'écran pour demander à Sean de me prendre un café avant de se rendre à la société. Il va râler, mais il va le faire. Je débranche l'appareil, le fourre dans ma poche et m'en vais récupérer mon spray d'EchoVx dans la salle de bain.

Bien que je ne m'en sois pas servi depuis un moment, je le trouve, comme prévu, derrière le miroir qui surplombe le lavabo. Je peux me permettre de tout perdre, sauf ça.

Je m'empare du petit flacon à tête conique, le fais rouler dans ma paume. Mes yeux balayent le nom bleu et rouge, puis les petites lignes noires qui détaillent le produit. Ils ne les lisent pas vraiment. Ils n'ont pas besoin de ces instructions. Je les connais. Je pourrais peut-être même les réciter. J'amène le médicament au niveau de mon visage, pose le cône en plastique et son bout en caoutchouc contre ma joue, à

quelques centimètres de mon nez, et demeure comme ça. L'homme emprisonné dans le miroir soutient mon regard, me défie, me questionne.

Vaporisera ? Vaporisera pas ?

Puis, un visage plus hostile prend place devant mes yeux. Aussi hostile que familial. Les cheveux plus sombres que moi, à peine plus courts, mais impeccablement domptés pour dégager son front. Les os plus affûtés, peu importe lesquels : mâchoire, arcade sourcilière, clavicules. Tout est trop bien dessiné chez lui, c'est ce qui le rend si insupportable. Rien à voir avec de la jalousie ! Sa gueule et son corps transpirent autant la discipline que son aura. Ça, c'est insupportable. Il a l'air de ce qu'il est. Et il est détestable. Je suis fort en biologie, pas en mathématiques, mais l'équation n'est pas compliquée à saisir.

Et ses yeux... Présentement, ils sont en train de se foutre de ma gueule. Ils sont trop clairs pour un type aussi sinistre. Et ils portent cette étincelle. Cette étincelle qui m'appartient.

Oh, putain, oui ! Elle m'appartient, parce que c'est moi que j'agresse du regard. Je suis encore en train de fixer mon reflet. Cette image qui commençait à me taper sur les nerfs... elle est dans ma tête.

Elle sera toujours dans ma tête.

Pourquoi tu ne quittes pas ton travail ? me demandent les deux yeux chocolat qui me transpercent toujours.

Parce que je ne peux pas. Et j'ai beau haïr cet homme du plus profond de mon être, il ne pourra jamais représenter une raison suffisante. Jamais.

À peine ai-je senti l'embout en caoutchouc glisser le long de ma joue que le fracas du verre contre le carrelage me tire de mes rêveries pour de bon.

Et merde. Heureusement que ce genre de flacon est solide. Il rebondit trois fois avant de rouler, jusqu'à ce que mon pied arrête sa trajectoire.

Je le ramasse en soupirant. Après vérification, aucune égratignure à déplorer. J'en possède un de rechange, un troisième à la société, ne prévois pas de m'en servir aujourd'hui de toute façon, mais tout de même.

Dernier coup d'œil à l'image dans le miroir avant de tourner les talons. Je vais me mettre en retard avec mes conneries.

Dans l'ascenseur, j'appuie sur le bouton supposé me déposer au rez-de-chaussée. Cependant, la cage de métal arrête sa course un étage plus bas, laisse entrer un homme sans doute à peine plus jeune que moi. Je ne connais pas mes voisins. Il vérifie les boutons cerclés de LED rouges, remarque sans doute que ceux du premier niveau sont allumés, puis enfouit ses mains dans les poches de son short en jean.

À peine les portes se sont-elles fermées que je l'entends songer : *Pense à racheter des croquettes à Sunny.*

Léger stress, image vaporeuse, mais reconnaissable d'une silhouette de chat, blanc ou roux, clair en tout cas. Et c'est en réalisant que je cherche à me concentrer pour en avoir le cœur net que je prends pleinement conscience du problème.

Il faut que j'arrête ça.

Si ça commence de cette façon dès le matin, de manière aussi intempestive et à chaque fois que je croise quelqu'un, la journée se révélera infernale.

Je gorge mes poumons d'oxygène que j'expulse par le nez.

Fais chier...

Dans ma poche, mon poing se referme sur le flacon en verre, déjà échauffé par ma température corporelle.

J'attends que l'ascenseur s'arrête à destination, que mon accompagnant sorte en premier, puis prends moi aussi la direction de la porte de verre qui marque l'entrée de l'immeuble. En traversant le hall, je porte le cône de plastique à mon nez, vaporise en vitesse une bouffée dans chaque narine, le plus discrètement possible. L'odeur de menthe est puissante, mais pas désagréable. En revanche, le produit irrite les muqueuses. Je renifle, mon pouce appuie tour à tour sur mes narines pour calmer les picotements corrosifs.

Mes yeux clignent, me raccrochent au présent, le rictus reprend sa place au coin de mes lèvres : c'est parti.

[Sorawat Dechakorn – Tawin]
[Fréquence cardiaque : 61 bpm]
[Activité neuronale : Alpha (α) – Stable]
[Profil émotionnel : silence synaptique – le calme]
[Observation : Mon humanité en offrande]

Quelques ficelles argentées s'élèvent déjà de la vasque de pierre trônant devant l'entrée, porteuses de la douce odeur d'encens des bâtons qui les voient naître, ainsi que des mérites et prières de ceux qui les ont allumés. Mon pouce fait jouer la roulette du briquet mis à disposition, allume mon propre bâton, que je plante dans le sable à côté des autres.

Je dépose mes sandales sur les dalles de pierre déjà tièdes, lentement, pour m'assurer de préserver le silence et l'harmonie du lieu. Ce silence que je respire. Le calme surnaturel qui m'enveloppe depuis mon arrivée, comme il le fait chaque jour, ou presque. La ville n'est pas assez éveillée pour le perturber. Seuls les clapotis du fleuve qui coule là, à quelques mètres, et les chants des moines qu'une fenêtre laisse échapper, quelque part, l'accompagnent.

Il est de ces sentiments que seuls les temples peuvent nous transmettre. Un moment de sérénité au milieu du chaos. Des refuges dorés, dans lesquels même les pensées sont des murmures.

Les moines ont cette force que j'ai cessé de chercher en moi, mais que je continue à leur envier. Ils ne semblent pas

porter la moindre haine, la moindre colère, la moindre frustration. Ils maîtrisent leur cœur et leur esprit.

Doivent-ils seulement le canaliser ? Est-il humainement possible d'atteindre et de maintenir un tel niveau de quiétude ? Sans doute ont-ils compris ce qui m'échappe encore. Ce qui m'échappera peut-être à jamais.

Je passe la porte colorée, sertie de motifs en or complexes de la salle des prières. Le marbre noir est lisse sous mes pieds nus. Il me renvoie mon reflet, comme si le regard de Bouddha ne suffisait pas.

C'est le cas.

Pour atteindre l'Éveil, le Nirvana, il nous faut d'abord nous confronter à notre propre regard. Bouddha n'est pas là pour nous sauver. Seulement nous guider sur ce chemin que nous devons arpenter seuls. Il n'est rien que nous puissions confier aux autres, surtout pas notre survie ou notre salut. Aussi vénérable soit-il, Bouddha ne fait pas exception.

Je m'avance d'abord vers le jeune moine au crâne rasé, vêtu de sa tunique orange, assis sur le banc en bois qui longe le mur, joins les mains et incline profondément la tête pour le saluer. Il me sourit en retour. Un sourire doux, porteur d'une bienveillance inhumaine, comme seuls les moines peuvent en transmettre. Plus qu'une simple bénédiction silencieuse, il semble heureux de me voir si assidu.

Rares sont les jours où les moines du Wat Yannawa, le temple bateau, ne m'aperçoivent pas. C'est toujours un plaisir immense pour eux d'accueillir des visiteurs, habitués ou occasionnels, Thaïlandais ou touristes. Peu leur importe la force de notre foi, notre présence signifie toujours quelque chose. Un désir de connaissance, de paix... Les moines prendront toujours plaisir à nous accompagner sur notre chemin, le temps de quelques pas.

Je m'approche maintenant de l'autel. Au milieu des gerbes de fleurs trônent déjà des offrandes. Les bougies sont allumées. Derrière elles, cinq statues veillent. Recouvertes d'une feuille d'or que les ampoules suspendues au plafond font briller, assises en tailleur dans la position du lotus, couronnées, elles veillent.

La première, la plus petite, est à peine visible au milieu des fleurs. Deux autres, identiques, mais légèrement plus grandes, encadrent une quatrième, à l'échelle encore supérieure. Les surplombant toutes, assis sur une montagne de coussins rouges et bleus et un tapis de lotus d'or, se tient le bouddha en majesté, incarnation de la sagesse souveraine.

Je me poste devant eux, joins les mains, puis pose les genoux à terre pour me prosterner, les bras tendus, les paumes ouvertes vers le ciel. Je maintiens la position quelques secondes, me relève, puis recommence. Trois fois. Respect au Bouddha, au Dharma – son enseignement – et à la Sangha – la communauté des moines.

Ceci fait, mon corps prend une profonde inspiration, recule de quelques pas, s'assoit en tailleur, expire.

Mes premières intentions, mes mérites, je les dédie à ceux dont j'ai côtoyé les pensées. Quelles qu'elles soient.

J'ai longtemps questionné ma légitimité à me rendre seul en ces murs. Accompagné de la famille qui m'a tant inculqué – l'importance de la spiritualité comprise –, les visites au temple étaient et restent une évidence. Il en va de même avec le professeur de muay-thaï qui m'a vu grandir. Comme si être entouré pouvait faire barrage ou me donner une excuse.

Seul, je suis à découvert.

Alors, parce que c'est ce qu'on m'a inculqué, comme pour soulager la conscience que je ne sens pas souffrir, je leur dédie le peu de bonnes énergies dont je suis capable.

Là doit sans doute se trouver le plus lourd de mes paradoxes : faire toutes ces choses, souhaiter du bien avec autant de froideur que de sincérité, tout en remplissant des contrats du mauvais côté de la loi sans autre préoccupation que le bon déroulement des opérations. J'aurais beau y réfléchir chaque matin, saisir le ridicule de cette dichotomie, d'une certaine façon, elle ne me semble pas sonner faux. Pas assez pour me défaire de cette habitude ou engendrer du remords.

Après tout, je suis programmé pour ça. Littéralement. Ma biologie cérébrale est si stable et compétente qu'on m'a fait prendre conscience très tôt du potentiel de mes cellules neuronales comme donneuses de régulation. Autrement dit, mon cerveau produit naturellement les signaux nécessaires pour maintenir l'équilibre mental d'un receveur. De quoi m'octroyer quelques points de karma supplémentaires. Face aux explications des médecins, plus que moral, le don paraissait logique.

Voilà donc près d'une décennie que je fais don de dérivés neurobiologiques, des cultures neuronales issues de mes propres cellules, destinées à la production de divers traitements. Ces traitements serviront à réguler les cerveaux pendant une période de faiblesse. Une lecture télépathique trop peu claire, voire absente, ou, au contraire, si fluide qu'elle en devient intempestive.

Toute médaille possède son revers.

De la même manière, mon « plan de carrière » se présenta comme une évidence. Tirer profit de cette qualité innée, de la rigueur inculquée par des parents intransigeants, ainsi que des enseignements des arts martiaux. Ma place s'est toujours trouvée là-bas, au sein de l'un des deux meilleurs cabinets de services cognitifs de Thaïlande.

Biologie cérébrale apte à décrypter celle des autres avec une facilité peu commune, aptitude au combat, mémoire qui ne se défait plus de la théorie scientifique... Toutes les cartes m'ont été fournies avant même l'apprentissage des règles du jeu.

Toutefois, prétendre qu'elles constituaient une destinée immuable serait mentir. Ce monde me séduisait et me séduit encore. Peut-être saurai-je un jour pourquoi, en dépit de ma bonne éducation, le destin me poussa dans une direction si ombragée.

Quel genre de contrat me sera proposé aujourd'hui ? Tous ne me promettaient pas un séjour en prison si les membres des forces de l'ordre me surprenaient en activité. Je pourrais même me trouver à leur prêter main-forte. La situation ne serait pas inédite. Peut-être devrais-je simplement contrôler l'évolution des travaux initiés hier ? Je n'en vois pas l'utilité, mais il ne serait pas insensé de m'envoyer contrôler l'extraction, surveiller le patient et son état pour ensuite en rendre compte au patron. Bien que peu passionnant, cela s'est déjà vu. De plus, je préfère ça aux monotonies administratives. Celles-là, je préfère encore les boucler vite fait bien fait sur mes heures supplémentaires.

Ressaisis-toi, tu n'es pas encore au travail. Concentre-toi.

L'une des qualités les plus précieuses et inestimables des temples est de nous couper de tout le reste. Du monde et de sa folie, de sa ferveur, des autres humains qui l'arpentent. Ici, rien de tout cela. Il n'y a que les statues, les moines, les fleurs, l'odeur de l'encens et nous.

Terrifiant pour certains, salubre pour d'autres.

Ma place ne se trouve pas dans ces catégories. Seulement, il n'y a qu'en ces lieux que je peux trouver la paix, la vraie. Elle

ne m'apporte rien, sinon une bouffée d'oxygène, le droit de me délester de mes pensées, lorsqu'elles ne s'obstinent pas à s'accrocher, comme elles le font ce matin.

Une boule se forme dans ma gorge, y reste logée, envoie une nuée de fourmillements dans mes sinus, mon nez et mes globes oculaires. Cela arrive parfois. Comme pour leur tenir compagnie survient un tableau brumeux, un camaïeu ocre, l'impression d'une remise froide, sordide, juste là, derrière le bâtiment principal de la maison, dans la cour intérieure...

Je ravale tout cela, inspire, ouvre les paupières, mais maintiens mes yeux rivés sur le sol de marbre et les reflets des lampes et des bougies qu'il renvoie.

Si je me rends quotidiennement à leurs pieds, je n'ose lever les yeux vers les Bouddhas. Un sentiment de honte, dont je ne parviens à déterminer le fondement exact, en est la cause.

Je me concentre sur ma respiration, le mouvement de ma cage thoracique, qui se soulève comme les fragrances douces d'encens me caressent les narines. Je m'imprègne de cette senteur quelques secondes supplémentaires, déplie les jambes, juste le temps de me remettre debout avant de me prosterner de nouveau. Une fois encore, je salue le moine, puis quitte la salle.

Le ciel s'éclaircit déjà, la ville se réveille. Dans peu de temps, les allées du temple accueilleront les jeux des enfants, les bruits des pièces que l'on donnera aux vieilles dames sur leur stand de riz, les pas des touristes.

Mes sandales retrouvent leur place, mes yeux s'attardent une seconde sur le bâton d'encens planté une ou deux dizaines de minutes plus tôt.

Sur le parking, j'ouvre la portière de ma voiture pour y trouver mon paquet de cigarettes que je range une fois le tube

entre les lèvres. Je referme et m'adosse à la carrosserie en fouillant la poche de mon pantalon pour en sortir mon briquet. Mon pouce actionne la roulette, la flamme surgit et embrase le tabac.

Je garde la fumée quelques instants, puis la libère, ne détache pas mes yeux des petits cailloux blancs qui jonchent le sol, qu'elle brouille avant de se dissiper.

Plus que d'ordinaire, j'aspire à une journée calme.

[Nathasit Worakamthorn – Nox]
 [Fréquence cardiaque : 87 bpm]
 [Activité neuronale : Mu (μ) inhibée]
 [Profil émotionnel : Atrophie empathique]
 (Rester lucide pour combler.)
 [Observation : Le furet et le cobra]

Il fut établi par les lois de l'univers que jamais je ne parviendrai à arriver en avance. Pas même d'une seule minute. Une règle immuable, gravée dans le marbre quelque part dans un autre plan que le nôtre, sur laquelle nul ne pourra un jour avoir de l'emprise.

Je peux rester inerte dans mon lit, entièrement prêt, à me perdre des heures sur les réseaux sociaux juste pour attendre le moment de partir en avance à un rendez-vous : je parviendrai toujours à arriver – sinon en retard – pile à l'heure demandée. Et qu'on m'accompagne n'y changera rien. La personne en question aura beau me tirer à m'en arracher le bras, elle subira inéluctablement ma malédiction. Ou des forces plus grandes que nous, simples mortels, trouveront le moyen de nous séparer pour qu'elle arrive à l'heure sans moi. Un ascenseur bondé qui me contraint à attendre le prochain, un feu rouge qui la laisse passer, mais me coupe le passage...

Deux humains peuvent-ils vivre sur le même plan spatial sans subir les mêmes contraintes temporelles ? Jamais aucun indice ne contredit cette hypothèse, aujourd'hui ne fait pas exception.

— Si tu te plains que ton café est froid, je te préviens, je te lave les cheveux avec !

— Salut à toi aussi, Sean !

Il m’a lancé sa menace sans même laisser le temps à mon pied de passer la porte de l’*open space*.

Nous sommes une dizaine à nous partager cette pièce, tous des agents de terrain. Par conséquent, il est rare d’y trouver l’équipe au complet. Quand bien même, nous ne risquerions pas de nous marcher dessus. Le patron n’a pas agglutiné ses employés dans un cagibi insalubre, même ceux qui ne fréquentent que rarement les locaux. Que le karma le lui rende.

Ce matin, il n’y a que quatre sièges vides. Pour l’instant, le mien en fait partie. Tout comme celui du cyborg.

Je considère vaguement son poste de travail en traversant la pièce pour rejoindre ma place, entre Sean et la grande fenêtre déjà transformée en monochrome de bleu, et m’écroule sur le fauteuil de cuir sans la moindre retenue, si bien que les roulettes m’emmènent heurter le mur, quelques centimètres derrière.

Sean remonte ses lunettes du majeur et, d’un signe du menton, me désigne le gobelet fumant qui trône à côté de mon clavier. Il ne me lâche pas des yeux tandis que je trempe les lèvres dans le breuvage... tiède. Ou plutôt, pas suffisamment chaud. Faute de mieux, j’en prends tout de même quelques gorgées. Dans ma vision périphérique, Sean fronce les sourcils quand je me détourne afin d’éviter tout contact. Pas la peine de le confirmer, il a déjà compris.

— Tu n’es pas croyable... soupire-t-il.

— Je n’ai rien dit !

— *Nos*, tu cries trop fort pour un mec qui devrait se faire petit, me lance Meena, à l’autre bout de la pièce.

Comme la majorité des Thaïlandais qui n'ont jamais quitté le pays, peu habituée aux sonorités étrangères, Meena n'a jamais pu prononcer mon nom correctement. Tant qu'il est déformé de cette façon, je ne corrigerai pas. Occupée à pianoter sur le clavier de son propre ordinateur, elle ne s'est même pas donné la peine de lever le nez. A-t-elle déjà une bricole urgente à boucler, si tôt le matin ?

J'augmente le volume de ma voix pour lui répondre. Ce n'est pas nécessaire, elle n'en a pas eu besoin.

— J'ai aucune raison de me faire petit, j'ai rien à me reprocher !

Je me désintéresse d'elle pour replonger les lèvres dans mon café.

— Ton retard ? Ton accoutrement ? hasarde la voix de Gyoza, sa voisine de poste et inséparable amie.

Je lui tire la langue.

— Vous n'êtes pas beaucoup plus apprêtées. Et ensuite, la règle, c'est que si j'arrive avant l'autre, je ne suis pas en retard.

Sean s'esclaffe avant même que je n'aie achevé ma phrase.

— Ah ! Tu arriveras avant lui le jour où il sera mort dans la nuit !

— Ne me fais pas rêver. Le patron a déjà distribué des affectations ?

J'aperçois les lèvres rougies de Meena se séparer, mais mon voisin est plus rapide.

— Non, il n'est pas encore passé nous voir.

Tout va bien alors : celui dont je voulais m'épargner la vue n'est pas là et le patron ne m'accordera pas l'une de ses leçons de morale express non plus.

Voilà bien longtemps qu'il ne prend plus la peine de me sermonner en bonne et due forme. Nous avons compris, l'un

comme l'autre, que cela demeurerait inutile. Je fais mon travail, lui rapporte d'excellents résultats, à tel point qu'un seul autre agent peut se vanter d'égaler mon efficacité ; pour notre supérieur hiérarchique, c'est tout ce qui importe.

Si personne ne nous a encore rien demandé, je vais vérifier les habituelles broutilles administratives et attendre que quelque chose survienne en comptant les mouches.

Alors que mon index s'apprête à effleurer le bouton qui allumera mon ordinateur, la voix de Sean arrête mon geste.

— Enfin, on ne l'a pas vu, sauf une seconde : quand il est venu vous chercher, Tawin et toi, pour vous assigner vos missions. Ou plutôt, *votre* mission. Mais bon, comme tu n'étais pas là, Tawin est parti sans toi.

— Tu te fiches de moi !

Je me lève si brusquement que mon siège retourne percuter le mur.

— Nox ! Baissez d'un ton, vous êtes dans une entreprise.

Le regard qui assassinait Sean s'assombrit. Je me mords la lèvre avant qu'un ricanement nerveux ne remette mon rictus à sa place, puis me retourne. À la simple façon qu'il a de cracher mon prénom – et avec cette phonétique parfaite –, j'identifie le propriétaire de la voix qui a lancé l'injonction sans besoin de me poser la question.

Tawin se tient là, dans l'encadrement de la porte, entre les parois en verre fumé. Les épaules droites, parfaitement cadrées par sa chemise, le menton levé, le regard réprobateur. Aussi spacieuse soit la salle, la distance qui nous sépare n'empêche pas son étincelle de me parvenir. Même d'ici, la clarté de ses iris détonne, contraste trop avec les traits froids de son visage et sa tenue entièrement noire.

J'enfonce mes poings dans mes poches et m'approche de lui d'un pas nonchalant. Il croise les bras, accentuant sa

carrure. Quand il fait ça, il semble creuser notre différence de taille.

Effronté, je passe ma langue sur les dents que mon sourire lui dévoile.

— Alors comme ça, tu t'attendais à ce qu'on bosse ensemble ?

— Après votre petite scène de la veille, vous auriez pu l'anticiper aussi.

Je ris pour mieux masquer mon agacement. Mais pour qui il se prend ?

Avorton. Inutile. Obstacle.

Il n'a pas conscience de me faire parvenir ces bribes de pensées. Je ne les ai pas réclamées non plus. Elles contraignent ma poitrine à plus d'amplitude, mon cœur s'emballe alors que je tente tant bien que mal de refouler la colère qui commence à bouillonner.

« Ma petite scène de la veille », comme s'il n'y avait pas largement contribué.

Après un dernier *clic* de sa souris, Meena fait pivoter son siège pour me faire face.

— Sérieusement ? Le patron a failli se prendre le coup que tu lui destinais – elle désigne Tawin d'un signe de tête – et tu pensais t'en tirer comme ça ? Estime-toi heureux de ne pas être suspendu ou renvoyé.

J'arque un sourcil et lui adresse un rictus malin.

— Il ne peut pas me virer.

— Il est bon d'avoir des contacts dans cette société, rétorque Tawin.

— Espèce de...

J'ai à peine le temps de parcourir les deux petits mètres qui nous séparent pour l'attraper par le col : en un battement de cils, il sort un couteau argenté de sa poche, déplie la lame

et la colle sous mon menton avant même que son tintement ne parvienne à mes tympans.

— Ne terminez pas votre phrase et lâchez-moi.

Sa voix basse articule chaque mot, confère à sa menace le poids de sa détermination. Plongé dans son regard, je serre les dents et les poings sur le tissu de sa chemise. Le contact froid contre ma peau s'accroît, mon sourire suit. Je lui souffle :

— Vas-y.

— Messieurs...

Avec peine, le murmure de Gyoza se fraye un chemin à travers l'épais silence que seules les souris et les touches de clavier osaient défier. Pour autant, Tawin ne semble pas y prêter attention, alors je ne m'en soucie pas non plus.

— Nox !

Je repousse le cyborg. Sans perdre son équilibre, il recule d'un pas, ne me lâche pas des yeux.

Je joins les mains dans un rapide *wai* pour saluer notre supérieur hiérarchique quand sa silhouette se détache du verre fumé pour que son corps se matérialise dans l'encadrement.

— Monsieur Phayak.

L'autre abruti tient à me croire pistonné ? Alors pourquoi est-ce toujours mon nom qu'on crie quand il s'agit de faire cesser les hostilités ?

Parce que lui sait se maîtriser. Lui est gérable. Lui ne s'emporte pas de cette façon. L'agitation ne peut venir que d'un gars impulsif, un gars qui fonctionne à l'instinct, incapable de réfléchir une fraction de seconde et laisse ses émotions dicter ses moindres faits et gestes. Le voilà, mon drame : posséder des émotions, ne pas être un *putain* de robot.

Le regard du boss se fait plus appuyé. Oui, je suis en retard. Oui, je me querelle encore avec mon collègue. Non, je ne m'en

excuserai pas. Je fouille la poche de mon short pour en sortir mon briquet, commence à le faire tourner dans ma paume, joue avec la roulette sans intention de faire jaillir une flamme.

— Vous auriez besoin de moi, monsieur Phayak.

— Venez avec moi. Tous les deux.

Les reproches dont son regard est gorgé ne me sont pas réservés. Il se tourne vers Tawin, prend le temps de lui en adresser une flopée aussi, puis tourne les talons pour remonter le couloir. D'un geste sec du menton, j'ordonne au cyborg de passer devant. Il me défie en silence avant de s'exécuter.

Nous prenons l'ascenseur pour arriver au dixième étage, un niveau au-dessus du nôtre, traversons le couloir et passons la dernière porte. Je la referme derrière moi et me place à côté de mon collègue, les mains dans les poches.

— Aujourd'hui, vous retrouverez un homme pour moi. Tous les deux.

Monsieur Phayak contourne son bureau, s'y installe, ouvre un tiroir et en sort un dossier noir qu'il laisse tomber sur le plateau en verre.

— Il a démissionné de son cabinet d'avocats sans justification claire. Ses anciens supérieurs craignent qu'il vende des données sensibles. Votre boulot, c'est de mettre la main sur lui et de le ramener à la clinique afin que nos médecins puissent extraire les engrammes et autres empreintes mnésiques susceptibles de causer du tort au client.

J'acquiesce vaguement. Dans ma vision périphérique, Tawin incline la tête.

— Votre cible ne se sait pas recherchée et nous n'avons aucune raison de penser qu'elle ait quitté la capitale. Par conséquent, je la veux dans nos locaux avant ce soir.

Il est gentil. Il sait quelle taille elle fait, la capitale ? Mais bon, s'il dit vrai et que le gars ne se doute de rien, on pourrait

très bien le cueillir chez lui. Ce qui m'amène à ma question : pourquoi « on » ? Puisque c'est si simple, autant foutre l'autre dessus et on n'en parle plus. Je sais que je voulais de l'action aujourd'hui, mais si c'est pour me le coltiner, je préfère encore lui laisser.

— Tu n'es pas en position de négociateur, Nox.

Un rictus sans joie tressaute au coin de mes lèvres, mes organes se figent. Je n'ai pas pensé à voix haute pourtant. Si ? Non, je suis persuadé que non. Je n'ai pas non plus la sensation d'avoir baissé ma garde. Il...

— Non, tu n'as pas laissé ton esprit ouvert : c'est écrit sur ton visage.

Ça m'énerve autant que ça me soulage.

— Excusez-moi, boss. Mais puisque c'est si simple, pourquoi doit-on s'y mettre à deux ?

Je pointe mon collègue du doigt.

— Et puis avec lui, quoi ! Qui a trafiqué quoi dans votre cerveau pour que vous songiez même une seconde que ce soit une bonne idée ? Vous expérimentez un nouveau médicament et les collègues du laboratoire devront ajouter « démence » à la liste des effets secondaires ?

Son regard s'assombrit et ses traits se durcissent lorsqu'il fronce les sourcils.

— Je suis trop clément avec toi, Nox. Je t'autorise beaucoup de choses, mais tout comme ma tolérance possède ses limites, ton insubordination devrait avoir les siennes. Suis-je assez clair ?

Avec un ricanement cynique, je détourne les yeux puis, après un instant, incline la tête, articulant des excuses sans chaleur ni conviction.

— Les adultes appellent ça une punition, intervient Tawin.

— J'ai entendu dire que les adultes savaient rester à leur place, alors pourquoi tu l'ouvres ?

— Silence ! Utilisez cette énergie pour vous mettre au travail. Maintenant.

Tawin incline aussitôt la tête, s'avance pour récupérer le dossier trônant sur le bureau et tourne les talons sans le consulter. Nouveau ricanement suintant de cynisme, je lève les yeux au ciel et prends sa suite sans accorder plus d'importance à notre supérieur. Putain, quelle plaie... On va vraiment bosser ensemble alors ? Et lui ? Il va accepter ça comme ça ? Il est obéissant à ce point-là ?

Dans un réflexe sorti de je ne sais où, je m'arrête juste avant de le percuter. Il s'est immobilisé au milieu du couloir.

— Fais gaffe, merde !

Il pivote et me présente la pochette noire qu'il a dans la main. Son regard m'assassine.

— Je vous préviens, j'aspirais à une journée calme. J'accepte que vous me suiviez, puisqu'on ne me laisse pas le choix. Je ne vous contrains même pas à vous rendre utile. Tâchez seulement de ne pas me gêner et de vous tenir tranquille.

Je serre les dents. Non, mais je rêve !

Respire, *calme-toi*, le bureau du patron se situe à quelques mètres, *ne fais pas n'importe quoi*.

Il me dévisage toujours, impassible, figé dans un bloc de glace. De toute évidence, le même que celui dans lequel fut sculpté son cœur.

— Comment pouvez-vous conserver votre emploi avec un esprit si volatile ? Est-il aussi incontrôlable que vous ?

Cette voix calme, posée. Il ne menace pas, ne se moque pas : il énonce des faits. Plus que des faits : des vérités. À l'image

de celles sur lesquelles l'ensemble de l'humanité s'accorde, que seul un idiot aurait le cran de remettre en question.

Et de quoi parle-t-il ? Qu'est-ce qu'il a entendu ? Je ne... Il aurait raison ? Je ne me suis pas senti lâcher prise.

Non... C'est la résonance. Je dois serrer les dents. Ne pas répondre. Mon ego me maudit, mais laisser Tawin suspecter la vérité serait catastrophique.

Il a dit « incontrôlable » ? J'ai entendu « instable ». Rien que de me figurer le terme une seconde fois envoie une ligne glacée courir le long de ma colonne vertébrale, réveille des petits frissons qui parcourent mon dos. Je contrôle mes articulations, empêche mes épaules de rouler pour les chasser. Il ne doit pas voir qu'il m'a ébranlé. Peut-être en a-t-il déjà conscience. Impossible de le lire dans ses traits. Je ne prendrai pas le risque de fouiller son crâne tout de suite.

Je ne suis pas instable.

Je relève la tête, un sourire provocateur aux lèvres.

— Si nous ne le faisons pas ensemble, qui le saura ?

Il ne répond pas. Il considère l'idée ?

— Moi, je le saurai. Et penser que personne ne nous tient à l'œil à l'extérieur est d'une naïveté déplorable. En revanche, si nous décidons de nous séparer pour couvrir plus de terrain, libre à vous de prendre l'initiative de rentrer chez vous. Vous vous engluerez seul dans votre bêtise.

Je croise les bras en lui crachant un ricanement dédaigneux.

— Hum ! Ainsi, je te laisse en tirer tout le mérite. Une fois de plus, tu reviendras avec une mission rondement menée, de quoi lustrer ton palmarès déjà étincelant.

En parlant d'étincelle, la lueur dans son regard vient de s'allumer. Pourquoi encore ? Il se fiche de moi ? Je l'agace plus que d'habitude ?

Au moins, il ne m'entravera pas, songe sa voix dans ma tête.

Je réprime ma réaction juste à temps. Je n'étais pas supposé l'entendre. Mon corps a un sursaut, mais aucun commentaire ne passe la barrière de mes lèvres.

— Bien. Si vous pensez me surpasser, que diriez-vous de le prouver ? Il ne s'agit pas de désobéissance si je vous mets au défi de ramener la cible avant moi.

Il me prend pour un môme. Inutile d'induire son cerveau : ce genre d'enfantillage ne lui ressemble pas. Il se croit meilleur que les autres et ne perdrait pas son temps à prouver son évidence. Il veut juste se débarrasser de moi. Piquer mon ego, trouver une distraction qui me contraindrait à lui laisser de l'espace.

Mes yeux se plissent, le défient, mon sourire s'élargit, le provoque.

— Tu veux jouer ? On va jouer. Et tu vas le regretter.

Tu n'imagines pas à quel point me sous-estimer est une erreur. Je me suis réveillé de mauvaise humeur aujourd'hui, mon propre corps m'a contraint à prendre un médicament, j'ai eu une nuit trop courte, un café tiède et tu me prends de haut ? Très bien.

Tawin fait un pas en arrière. D'une main, il ouvre le porte-vues, de l'autre, il sort son portable de sa poche. Juste le temps de photographier la première page, puis il me colle le dossier dans les bras.

— Vous nous avez suffisamment retardés.

Le nez dans les documents, je fais mine de ne pas le suivre du regard tandis qu'il s'éloigne. L'ascenseur est déjà là, les portes s'ouvrent dès que son doigt en fait la demande. Il me jette un dernier regard et s'engouffre à l'intérieur. Les portes se referment, le dossier aussi.

— C'est ça. Dépêche-toi de le retrouver.

Je presse le pas, appelle une seconde cage de métal et appuie sur le numéro neuf. De retour dans les bureaux des agents de terrain, je traverse la pièce sans prêter attention à mes collègues et claque la porte du fond derrière moi.

Pour optimiser notre efficacité, les vestiaires y sont attenants. J'ouvre mon casier et troque mon débardeur contre une chemise noire, mon short contre un pantalon de la même teinte, mes sandales contre une paire de chaussures cirées plus inconfortables, mais qui restreindront moins mes mouvements.

Un coup d'œil au dossier : parfait, nous sommes en mission officielle. Je peux boucler la ceinture de service.

D'un geste expert, mon pouce ôte la sécurité qui maintient mon pistolet en place tout en le délogeant de son étui de cuir. Je me hisse sur la pointe des pieds pour atteindre l'étagère la plus haute de mon casier, en descends une boîte en carton, me sers ce qu'il faut de munitions pour remplir la chambre, puis le reste du stock et mon arme retrouvent tous les deux leur place.

— Qu'est-ce qui se passe ? Une catastrophe ? On va découvrir à quoi ressemble Bangkok sous la neige ? m'apostrophe Sean en me voyant réapparaître.

Sa remarque lui vaut une claque derrière la tête.

— Aïe !

— T'es occupé ? Viens avec moi.

Il s'adosse à son siège en croisant les bras.

— Oui, j'ai des trucs à faire.

— Je t'offre un repas et les bières qui vont avec, déclaré-je.

— Ça peut attendre.

Il se lève, éteint son écran et me suit hors de la salle. Nous remontons le couloir jusqu'aux ascenseurs et attendons

que l'un d'entre eux nous ouvre ses portes. Il y a des caméras à l'intérieur, mais nous y serons toujours plus tranquilles que dans le couloir. Les images de vidéosurveillance ne servent que si on y met le nez ; à ma connaissance, personne n'est payé à rester assis devant les écrans pour espionner ce qui se passe dans les cages de fer.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Tu vas vraiment faire équipe avec Tawin, alors ? Remarque, c'est pas comme si le boss vous laissait le choix.

J'appuie sur le bouton qui nous conduira au rez-de-chaussée et recule pour m'adosser à la barre qui longe les parois.

— En quelque sorte.

— Je n'aime pas ce sourire. Tu vas le laisser faire tout le boulot sans bouger le petit doigt et tu crois qu'il te laissera t'attribuer une part du gâteau sans broncher ?

— Il n'aura pas son mot à dire, la punition est aussi la sienne. Et il a trop de fierté pour se plaindre au patron comme un gosse. Mais qui t'a dit que je n'allais rien faire ?

— Je réitère : je n'aime ni ton sourire ni ton regard. T'as vraiment l'air d'un taré. Qu'est-ce que t'as dans la tête ?

Il m'arrache un éclat de rire au moins à demi sincère.

— Je sais, il me semble te l'avoir entendu répéter plus souvent que des mantras. Pour l'instant, contente-toi de garder un œil sur le docteur Apsara. Ça va ? Pas trop compliqué ? Elle doit juste rester à la clinique, on doit l'avoir sous la main.

Sean hoche la tête, songeur. Quand notre cocon de métal nous laisse sortir, nous remontons le couloir côte à côte. Une fois dans le hall, alors que nos chemins allaient se séparer, je pose une main sur son épaule pour le retenir encore un peu.

— Et non, promis, il ne va rien lui arriver de dangereux.

Je le lâche, fais un pas, puis ma main reprend sa place.

— Et oui, si quelque chose se passe mal, c'est ma faute et tu n'as jamais entendu parler de quoi que ce soit.

— Encore heureux !

— Je t'appelle.

Il acquiesce. Après une tape amicale sur l'épaule, je continue vers les portes automatiques de l'entrée tandis qu'il bifurque à droite, vers la salle d'attente de la clinique.

Dans le répertoire de mon téléphone portable, je trouve le nom que je cherche, mais attends d'être assis au volant de ma voiture, portière close, pour le porter à mon oreille.

Il va regretter de ne pas m'avoir égorgé tout à l'heure.

— Docteur Way ? Tu te souviens que tu me dois un service ?

Le PCSG vous remercie d'avoir pris part à cette phase de test et vous présente ses excuses quant au comportement déplorable de ses agents. Quelles limites la résonance les poussera-t-elle à franchir encore ? Mais, à Bangkok, ils ne sont pas les seuls à jouer avec le feu. Quelque part, quelqu'un s'apprête déjà à commettre une erreur.

Découvrez le roman dans son intégralité et de quoi seront faites vos larmes... ainsi que les leurs.

 Mathilde Cognot

*Extrait tiré de l'édition brochée ; la version e-book présente une mise en page adaptée aux liseuses.